



LES AUTEURS ASSOCIES DE LA SAVOIE ET DE L'ARC ALPIN

LE BULLETIN

N° 15 - 2ème trimestre 2003

EDITORIAL

Votre Président

Souvenirs d'un Lyonnais,; partir en montagne dans les années trente...

C'est vers 1922 que, devant l'énergie développée par mon frère jumeau et moi, le docteur Hubert Chavailler, notre médecin de famille, proposait à notre mère de nous permettre de participer à des activités en montagne au sein du Club Alpin dont il était membre. C'est ainsi que, parrainé par lui et une autre personne de sa connaissance, nous nous sommes inscrits au Club Alpin, dont le siège lyonnais était alors 4, rue Gentil; j'y ai rencontré progressivement des quantités d'alpinistes, jeunes ou vieux, tous amateurs de course.

Nous allions souvent ainsi au rocher de la Vierge du Torcieu au dessus de Saint-Rambert en Bugey, colonne de pierre dont l'ascension présentait trois ou quatre mètres de difficulté: on y allait par l'omnibus de Lyon, et le groupe de jeunes alpinistes un peu bruyants que nous formions mettait une certaine ambiance dans les compartiments que nous occupions.

Dans les années 1927 à 1931, avait lieu chaque semaine au siège du Club Alpin la réunion de tous les membres qui voulaient se retrouver, ou s'inscrire à une *collective* - sortie organisée par le C.A.F - ou s'informer du meilleur itinéraire pour telle ou telle ascension, bref tous les échanges formels et informels de la vie du club, avec ses habitués, président, commissaire de courses, etc..., le tout dans un climat amical.

Pour être "en vue" (apprécié) au Club Alpin, il fallait donner des *collectives* et organiser des courses pour les membres moins expérimentés que nous: le dôme de la Lauze au dessus de la Grave, l'aiguille Doran près de Modane... Marcel Mathieu donna mon nom pour organiser ces courses appelées à former d'autres grimpeurs.

J'ai donc été Chef du Collectif pour quelques courses: une rubrique dans les pages vertes - "Le bulletin vert" -, placées sous la responsabilité de Marmorat, paraissait dans le bulletin du C.A.F avec le programme, les heures, etc... Pour la course du Dôme de la Lauze, j'avais ajouté aux coordonnées la mention "curé tiré des sacs", qui concernait le Père Grandjean, dominicain, fervent adepte du C.A.F, disponible le dimanche, qui participait à cette course: levés à trois heures du matin - ceux qui le voulaient, bien sûr! - quelques-uns assistaient à la messe célébrée par ledit "curé tiré du sac" sur la table du refuge Evariste Chancel, avant de partir de nuit sur le glacier de la Girose... D'où le fait que nous étions connus par beaucoup de monde, plus que nous n'en connaissions nous-mêmes.

Pour une autre course, nous avons rendez-vous à minuit le vendredi soir à la gare de Perrache, où nous prenions le train de 0h27 pour Grenoble. Arrivés à 4h20, nous allions à pied prendre la messe de 5h à Saint-Michel... et les petites demoiselles Carrier qui étaient en pantalon - ce qui ne se faisait pas à l'époque - emportaient toujours avec elles un morceau de tissu qu'elles se mettaient devant pour entrer dans l'église... Ensuite, elles faisaient la course comme tout le monde!


Nous avons aussi réalisé à plusieurs reprises la traversée des aiguilles Doran au dessus de Modane. Dès que nous étions dix, nous pouvions bénéficier de 30% de réduction sur le trajet. En prenant le Bordeaux - Milan vers 22 heures à Perrache, et, arrivés à Modane vers quatre heures du matin, nous grimpons jusqu'aux chalets d'alpage, puis nous réalisons notre traversée, avant de redescendre à Modane pour attraper le train de Milan

vers 23 heures... Une fois, notre itinéraire nous a conduit malencontreusement entre deux chalets séparés par une fosse à purin... Nous en sommes sortis, Mathieu, Virieux et moi, comme vous pouvez l'imaginer, couverts de m... On a bien essayé de se laver, de se sécher... Mais le soir venu notre arrivée dans le train, archi-complet comme tous les dimanches soir, n'est pas restée inaperçue, et, en moins de dix minutes, nous avons un compartiment complet pour nous seuls...

Nous formions une équipe soudée d'amis, nous nous complétions, nous avons vécu intensément avec rien: de faibles moyens financiers, un équipement dérisoire. Nous avons une passion commune: la Montagne, le goût de l'effort et l'Amitié. Plus de soixante ans ont passé. Les amis sont partis. La Montagne et les souvenirs demeurent, et me permettent de rester jeune.

Georges Mestrallet, né en 1904.

Belle, touchante et nostalgique évocation de souvenirs de Georges Mestrallet proposée par son fils Dominique.



Une fiancée de quatre-vingt ans au XVIIIème siècle!

Le tribunal ecclésiastique de l'Officialité de Saint-Jean-de-Maurienne doit statuer en 1734 sur une curieuse demande. Jacques Olivier, de Villargondran, vient plaider contre Anne Cullierat, sa fiancée. En général ces procès sont intentés par une jeune fille séduite puis abandonnée avant le mariage. Ici, c'est l'inverse. Le fiancé se plaint: "Anne lui avait promis le mariage et refusait de l'exécuter".

Pour sa défense, Anne reconnaît: "Oui, j'avoue avoir promis d'épouser Jacques, mais j'y étais forcée par les menaces et les mauvais traitements de mon frère". Elle invoque aussi un argument certainement peu courant: l'Officialité voudra bien noter que j'ai quatre-vingt ans(!), que j'en suis réduite à m'appuyer sur des béquilles et que je ne suis guère capable de supporter les charges du ménage".

Pour prouver sa bonne foi, et pour être dégagée de sa promesse, Anne s'engage à payer les dommages et dépens. Les raisons invoqués étant très sérieuses, l'Officialité la déclare libre de tout engagement. Elle est condamnée à payer les frais du procès, dix livres, et à verser huit livres d'amende pour les réparations de l'église (une journée de travail se payait environ une livre). Le fiancé, lui, pourra s'adresser éventuellement devant un tribunal civil pour demander des dommages et intérêts. Les archives ne donnent pas la suite de ces "fiançailles" peu banales.

Francis Tracq



"Maure", un mot politiquement incorrect?

Va-t-il falloir débaptiser le massif des Maures? La petite rivière La Maure qui prend sa source à Collobrières? Cette question en forme de boutade est plus sérieuse qu'il en paraît à la lecture de l'article ci-dessous de Maurice Druon, de l'Académie Française, publié dans le Figaro du 6 janvier 2003 sous le titre "A qui peut-on faire confiance?":

"En tout cas plus à la Bibliothèque de la Pléiade qui jusque là passait pour référence des grands textes littéraires. Tous les lecteurs de Victor Hugo connaissent "Aymerillot". Et tous les lecteurs d'"Aymerillot" connaissent la fameuse tirade du comte de Gand:

"Et puis votre soleil d'Espagne m'a hâlé
Tellement que je suis tout noir et tout brûlé;
Et quand je reviendrai de ce ciel insalubre,
Dans ma ville de Gand, avec ce front lugubre,
Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,
Me prendra pour un **Maure** et non pour un Flamand".

Tel est le texte publié par Victor Hugo en 1859, reproduit dans toutes les éditions parues de son vivant et après lui. Tel il figure dans ma vieille édition populaire sur deux colonnes, qui datent de la fin du XIXème siècle, et tel encore tout récemment dans les "Classiques" du Livre de Poche.


Or dans le volume de la Pléiade, que lit-on?

" Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,

Me prendra pour un **autre** et non pour un Flamand".

Qu'est-il arrivé à l'éminent universitaire - il ne peut être qu'universitaire et éminent - chargé d'établir et d'annoter l'édition de la Pléiade? Le terme de "Maure" est-il devenu si impudique qu'il faille le couvrir d'un foulard ou d'un tchador, ou bien si offensant qu'il faille en expurger toute la littérature? Quelles sensibilités croit-on ménager, ou quelles repréailles intégristes redoute-t-on? Vite, vite, corrigeons Shakespeare: "Maure de Venise" est gênant. Déconseillons aussi l'emploi de "matamore". On ne sait pas comment le terme serait pris. Et gardons-nous de lire dans le métro "Maurin des Maures". Quel provocateur cet Alphonse Daudet! Alors, si "Maure" devient un mot à censurer, sous quel titre sera réédité "Maures et Estérel" de Foncin? Quelle sera la prochaine appellation du "Massif des Maures"?

Francis Tracq



Aux montagnes divines

Geminus servus et pro suis conservis

Glaciers bleus, pics de marbre et d'ardoise, granits,
Moraines dont le vent, du Néthou jusqu'à Bègle,
Arrache, brûle et tord le froment et le seigle,
Cols abrupts, lacs, forêts pleines d'ombre et de nids!

Antres sourds, noirs vallons que les anciens bannis,
Plutôt que de ployer sous la servile règle,
Hantèrent avec l'ours, le loup, l'isard et l'aigle,
Précipices, torrents, gouffres, soyez bénis!

Ayant fui l'ergastule et le dur municipe,
L'esclave Geminus a dédié ce cippe
Aux Monts, gardiens sacrés de l'âpre liberté;

Et sur ces sommets clairs où le silence vibre,
Dans l'air inviolable, immense et pur, jeté,
Je crois entendre encor le cri d'un homme libre

José Maria de Heredia, 1842 - 1905, (Les Trophées, 1893)

ANNÉE 1803

Naissance de Prosper Mérimée
écrivain français né à Paris

Auteur de supercheries littéraires

- "Théâtre de Clara Gazul" en 1825
- "La Guzla" en 1827
de romans historiques
- "Chronique du règne de Charles IX" en 1829
il doit sa célébrité à ses nouvelles :
- "Mateo Falcone"
- "Tamango"
- "la Vénus d'ille"
- "Colomba" en 1840
- "Carmen" en 1845
- "La chambre bleue"

Inspecteurs des monuments historiques, il fut sous l'Empire, un des familiers de Napoléon III et de l'impératrice.
Il traduisit alors les écrivains russes.

Romantique par le choix des sujets et le goût de la couleur locale, Mérimée appartient à l'art classique par la concision de

son style.
Décès en 1870

ANNÉE 1903

13 février

Naissance de George Simenon

- écrivain et créateur du commissaire Maigret

ANNÉE 1903

8 juin

Naissance de la romancière Marguerite Yourcenar

- première femme élue à l'Académie française

- décédée en 1987

ANNÉE 1903

1er juillet

Départ du premier tour de France

- dans la petite municipalité de Montgeron

ANNÉE 1903

Naissance de Fernand Contandin dit "Fernandel"

acteur français né à Marseille

après le café-concert et le music-hall, il s'est consacré au cinéma

Décès en 1971

ANNÉE 1903

Naissance de Erskine Caldwell

écrivain américain né à White Oak (Georgie)

auteur de romans réalistes

- "la Route au tabac" en 1932
- "le Petit Arpent du Bon Dieu" en 1933

ANNÉE 1903

Naissance de Georges Simenon

écrivain belge de langue française né à Liège

auteur de récits, de nouvelles, de pièces de théâtre et de nombreux romans policiers reliés par la figure du commissaire Maigret.

Françoise Giroud est décédée , à l'âge de 86 ans, le 19 janvier 2003 au matin.



Elle débute à 16 ans comme script-girl aux côtés de cinéastes comme Marc Allégret et Jean Renoir. Elle signe ensuite les adaptations ou les dialogues de plus de 25 films. Agent de liaison de la résistance pendant l'occupation en France, elle est arrêtée par la Gestapo en 1943 et emprisonnée à Fresnes.

Elle crée en 1953 avec "J.J.-S.S." *l'Express*, premier "news magazine" français. Elle en sera directrice de la rédaction, puis Directrice de la publication à partir de 1971.

En 1974, François Giroud se lance en politique. Elle est secrétaire d'Etat sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, tout d'abord chargée de la condition féminine (1974-76), puis à la Culture (1976-77).



Vice-présidente du Parti radical (1977-79), elle se prononce en 1981 pour François Mitterrand.

Membre du jury du prix Fémina, elle a publié de nombreux livres dont *Les Hommes et les femmes*, *Si je mens* (1972), *Ce que je crois* (1979), *Le bon plaisir* (1979, porté à l'écran par Francis Girod en 1984), *Une femme honorable* (1981), *Alma Mahler ou l'art d'être aimée* (1985), *Jenny Marx ou la femme du diable* (1992), *Journal d'une Parisienne* et en 1997 son autobiographie, *Arthur ou le bonheur de vivre ...*

Toute la classe politique et l'ensemble de la presse la saluent. *Les Taches du Léopard*, son dernier roman, était annoncé aux Editions Fayard pour le mois de février.

Le journalisme est là où bat le cœur du monde, expliquait-elle en 2001 dans un livre d'entretiens, *Profession journaliste. De toutes mes vies, celle que je préfère, c'est le journalisme*, disait-elle au Monde lors de ses 80 ans, en 1996.

Elle a écrit sa dernière chronique dans le *Nouvel Observateur* du 16 janvier 2003 sur Dominique Strauss Kahn et Jean Ferrat

Le plus savant des mystificateurs, le plus gai des érudits

Jean d'Ormesson



Queneau est un véritable acrobate. Toute sa vie il a jonglé entre littérature et mathématiques, malice et gravité, tendresse et dérision, érudition et innocence, humour et amertume. Curieux de tout, il a eu également une ambition encyclopédique (la liste des livres qu'il a lus et souvent relus, établie par lui même, comporte environ 10 000 titres) et une volonté d'effectuer une recherche permanente sur le langage.

C'est *Exercices de style*, en 1947, qui lui assure son premier grand succès public. *Zazie dans le Métro* , en 1959, lui apporte la consécration.

En 1960, Queneau fonde l'OuLiPo (**O**uvroir de la **L**ittérature **P**otentielle) avec son ami François Le Lionnais. L'OuLiPo c'est ce laboratoire littéraire préconisant l'utilisation de structures mathématiques dans la création littéraire; atelier dans lequel Queneau et ses amis (notamment Georges Perec, Jacques Roubaud et Italo Calvino) inventeront de nouveaux mécanismes. C'est le cas de la méthode "S+7" , consistant à remplacer chaque mot d'un texte (à l'exception des mots-outils) par le septième mot suivant dans le dictionnaire. Ainsi Queneau transforme-t-il la fable de La Fontaine, *la Cigale et la Fourmi* en la célèbre *Cimaise et la Fraction* :

La Cimaise ayant chaponné tout l'éternueur

Se tuba fort dépurative quand la bisaxée fut verdie

Pas un sexué pétrographique morio de mouffette ou de verrat.

Elle alla cocher frange

Chez la fraction sa volcanique...

Parmi les exemples les plus célèbres , on peut également citer *la Disparition* de Georges Perec, dans lequel ne figure pas une seule fois la lettre e; e qui est pourtant le caractère la plus utilisé de la langue française.

Queneau a également publié sur la fin de sa vie des recueils de poésie (*Courir les rues*, 1967; *Battre la campagne*, 1968! *Fendre les flots*, 1969). Il est considéré aujourd'hui comme un des grands auteurs français du vingtième siècle. Jean d'Ormesson qui l'a bien connu et qui pendant trois ans, tous les mardi soirs au sortir du comité de lecture de Gallimard le accompagnait chez lui , lui rend cet hommage : "Une prodigieuse tendresse pour les êtres se combinant chez lui avec le goût de l'imposture, personne ne peut douter que Queneau soit un vrai et un grand poète."

Raymond Radiguet (1903-1923)

" Raymond Radiguet partage avec Arthur Rimbaud le terrible privilège d'être un phénomène des lettres françaises. "

Jean Cocteau



" Il était petit, pâle, myope, ses cheveux mal coupés pendaient sur son col et lui faisaient des favoris. Il grimaçait comme au soleil. Il sautillait dans sa démarche. On eût dit que les trottoirs lui étaient élastiques. Il tirait de ses poches les petites feuilles de cahier d'écolier qu'il y enfonçait en boule. Il les déchiffonnait du plat de la main et, gêné par une des cigarettes qu'il roulait lui-même, essayait de lire un poème très court. Il le collait contre son œil. " C'est en ces termes que Cocteau se souvient de Raymond Radiguet. L'enfant prodige de la littérature, " Monsieur Bébé " comme le surnommaient ses amis, a vécu ce que vivent les roses, mais il a eu le temps de composer un recueil de poèmes, *Les Joues en feu* (1920), et un chef-d'œuvre devenu classique, *Le Diable au corps* (1923). Le 12 décembre 1923, il meurt de la typhoïde, sans avoir pu revoir les épreuves du *Bal du comte d'Orgel*, son second roman.

" On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans " écrira Rimbaud. Raymond Radiguet, à qui on le compare souvent, sans doute en raison de leur égale précocité, lui, à dix-sept ans, prend déjà ses distances avec les dadaïstes (Tristan Tzara, André Breton), qu'il fréquente depuis un an. Il fonde la revue *Le Coq* avec Cocteau, Satie et Poulenc, écrit une comédie, *Les Pélican*, et rédige, toujours avec Cocteau, le livret de *Paul et Virginie*, opéra-comique, dont Satie aurait dû composer la musique. Enfin, il publie *Les Joues en feu*, son recueil de poèmes.

Raymond Radiguet est bien un prodige, et s'il doit une partie de son succès à Cocteau, son maître et ami, la postérité a prouvé que Cocteau ne s'était pas trompé. Raymond Radiguet est une étoile filante de la littérature des années 1920, mais il a durablement influencé celle-ci, en prônant, au milieu de l'effervescence créatrice de ces années d'après-guerre, le retour à une écriture classique, dont *Le Diable au corps* est la magnifique illustration, et qui, par sa rigueur et sa simplicité laisse voir que son auteur a lu et apprécié les génies du siècle de Louis XIV. " Efforcez-vous d'être banal " déclare Radiguet dans un article intitulé " Conseils aux grands poètes ". Cette injonction est surtout une mise en garde contre les dérives dadaïstes, mais aussi la revendication d'un certain naturel, celui des classiques.

" Je vais encourir bien des reproches. Mais qu'y puis-je ? Est-ce ma faute si j'eus douze ans quelques mois avant la déclaration de la guerre ? [...] Que ceux déjà qui m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances ". Ainsi commence *Le Diable au corps*, et l'on comprend ce qui a pu irriter certains lecteurs de l'époque, et générer le parfum de scandale qui a entouré la sortie du roman, le premier roman

d'un enfant prodige de dix-sept ans, qui raconte l'histoire d'amour d'un jeune homme et d'une jeune femme dont le mari est à la guerre, au front. Radiguet, le jour de la sortie du livre, le 10 mars 1923, fait paraître un article dans les colonnes des *Nouvelles littéraires*. Il y revendique le droit à l'écriture pour la jeunesse. " C'est un lieu commun, écrit-il, par conséquent, une vérité et point négligeable, que pour écrire il faut avoir vécu. Mais ce que je voudrais savoir, c'est à quel âge on a le droit de dire : " J'ai vécu." [...] C'est, si l'on y pense un peu, bien du mépris pour les jeunes gens, que de s'étonner parce que l'un d'eux écrit un roman." Plus loin, il se défend d'avoir écrit une autobiographie, et livre in extremis une petite leçon de littérature à ses détracteurs : " Mais pour le héros du *Diable au corps* (que malgré l'emploi du " je " il ne faudrait pas confondre avec l'auteur), son drame est ailleurs. Ce drame naît davantage des circonstances que du héros lui-même. On y voit la liberté, le désœuvrement, dus à la guerre, façonner un jeune garçon et tuer une jeune femme. Ce petit roman d'amour n'est pas une confession, et surtout au moment où il semble davantage en être une. C'est un travers trop humain de ne croire qu'à la sincérité de celui qui s'accuse ; or, le roman exigeant un relief qui se trouve rarement dans la vie, il est naturel que ce soit justement une fausse autobiographie qui semble la plus vraie. "

Il faut lire, ou relire, *Le Diable au corps*. Ce court roman, " fausse autobiographie " qui emprunte à la vraie vie de Radiguet, entrepris en 1919 et achevé cinq années plus tard, est un magnifique roman d'amour tragique doublé d'un témoignage surprenant sur la guerre de 14-18 vue par les yeux d'un jeune garçon. C'est aussi, et surtout, un chef-d'œuvre d'intelligence, de naturel et de grâce.

Mais il faut également se plonger dans *Le Bal du comte d'Orgel*, la dernière œuvre de Radiguet, publiée en 1924, car dans ce roman, qu'on a souvent rapproché de *La Princesse de Clèves* de M^{me} de La Fayette pour sa profondeur dans l'analyse psychologique, on retrouve le classicisme exacerbé de Radiguet, tempéré par l'expérience sereine de Cocteau, qui, après la mort du jeune homme, a participé aux corrections des épreuves devenues orphelines.

A propos de Raymond Radiguet, Cocteau écrit, dans un article intitulé " Cet élève qui devint mon maître ", (publié dans *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* le 5 juin 1952) : "Il est une plante qui parle, en quelque sorte. Dans *Le Diable au corps*, cette plante raconte le mystère de ses racines. Dans *Le Bal du comte d'Orgel*, cette plante donne sa fleur, et son parfum est parole. "

Clemence Camon

Marguerite Yourcenar (1903-1987)

L'essentiel de Yourcenar ... est dans une exigence qui va à contre-courant des tendances de l'époque. Pour dire les choses d'un mot, elle se méfie du bonheur. Elle méprise le bonheur et lui oppose le service, qui est peut-être le mot clé de sa personne et de son œuvre.

Jean d'Ormesson

Une autre Histoire de la Littérature (Tome II)



Photo : Magazine Littéraire
octobre 1979

Poète, traductrice, essayiste, historienne, critique et romancière Marguerite Yourcenar occupe une place à part dans la littérature contemporaine à l'image de son itinéraire personnel de " fille sans mère, de femme sans enfant, et d'amoureuse sans homme".

Orpheline de mère à la naissance, en 1903, Marguerite de Crayencour est élevée par un père qui sera à la fois un pédagogue, un confident et un ami. En 1921, il finance à compte d'auteur *Le Jardin des Chimères*, le premier recueil que sa fille Marguerite a écrit, deux ans plus tôt, alors qu'elle n'avait que seize ans. Par jeu elle crée *Yourcenar*, l'anagramme qui deviendra, à partir de 1947, son nom légal aux Etats-Unis.

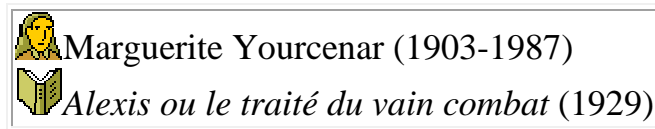
Elle publie son premier roman, *Alexis ou le traité du vain combat* en 1929, l'année de la mort de son père.

Les succès viendront plus tard : 1951 avec *les Mémoires d'Hadrien*, et 1968, l'année de *l'Oeuvre au Noir*.

Son œuvre sonde plus volontiers l'histoire et la mythologie que ses contemporains, et ses héros, d'Alexis à Hadrien, de Wang Fo, le vieux peintre *des Nouvelles Orientales* à Zenon le médecin-philosophe *de l'Oeuvre au Noir*, sont essentiellement masculins. Comme elle, ils sont humanistes et souvent animés d'une grande exigence. C'est Zenon qui a d'ailleurs cette formule : " La seule horreur, c'est de ne pas servir."

Marguerite Yourcenar fut, en 1980, la première femme élue à *l'Académie française*.

Thibault Doulan



[Extrait]

Cette lettre, mon amie, sera très longue. Je n'aime pas beaucoup écrire. J'ai lu souvent que les paroles trahissent la pensée, mais il me semble que les paroles écrites la trahissent encore davantage. Vous savez ce qui reste d'un texte après deux traductions successives. Et puis, je ne sais pas m'y prendre. Écrire est un choix perpétuel entre mille expressions, dont aucune ne me satisfait, dont aucune surtout ne me satisfait sans les autres. Je devrais pourtant savoir que la musique seule permet les enchaînements d'accords. Une lettre, même la plus longue, force à simplifier ce qui n'aurait pas dû l'être: on est toujours si peu clair dès qu'on essaie d'être complet! Je voudrais faire ici un effort, non seulement de sincérité, mais aussi d'exactitude; ces pages contiendront bien des ratures; elles en contiennent déjà. Ce que je vous demande (la seule chose que je puisse vous demander encore), c'est de ne passer aucune de ces lignes qui m'auront tant coûté. S'il est difficile de vivre, il est bien plus malaisé d'expliquer sa vie.

J'aurais peut-être mieux fait de ne pas m'en aller sans rien dire, comme si j'avais honte, ou comme si vous aviez compris. J'aurais mieux fait de m'expliquer à voix basse, très lentement, dans l'intimité d'une chambre, à cette heure sans lumière où l'on se voit si peu qu'on ose presque avouer tout. Mais je vous connais, mon amie. Vous êtes très bonne. Il y a dans un récit de ce genre quelque chose de pitoyable qui peut mener à s'attendrir; parce que vous m'auriez plaint, vous croiriez m'avoir compris. Je vous connais. Vous voudriez m'épargner ce qu'a d'humiliant une explication si longue; vous m'interrompiez trop tôt; j'aurais la faiblesse, à chaque phrase, d'espérer être interrompu. Vous avez aussi une autre qualité (un défaut peut-être) dont je parlerai tout à l'heure et dont je ne veux plus abuser. Je suis trop coupable envers vous pour ne pas m'obliger à mettre une distance entre moi-même et votre pitié.

Il ne s'agit pas de mon art. Vous ne lisez pas les journaux, mais des amis communs ont dû vous apprendre que j'avais ce qui s'appelle du succès, ce qui revient à dire que beaucoup de gens me louent sans avoir entendu, et quelques-uns sans me comprendre. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de quelque chose, non pas vraiment de plus intime (que puis-je avoir de plus intime que mon œuvre?), mais qui me semble plus intime parce que je l'ai tenu caché. Surtout, de plus misérable. Mais, vous le voyez, j'hésite; chaque mot que je trace m'éloigne un peu plus de ce que je voulais d'abord exprimer; cela prouve uniquement que le courage me manque. La simplicité aussi me manque. Elle m'a toujours manqué. Mais la vie non plus n'est pas simple, et ce n'est pas ma faute. La seule chose qui me décide à poursuivre, c'est la certitude que vous n'êtes pas heureuse. Nous avons tant menti, et tant souffert du mensonge, qu'il n'y a vraiment pas grand risque à essayer si la sincérité guérit.

Ma jeunesse, mon adolescence plutôt, a été absolument pure, ou ce qu'on convient d'appeler telle. Je sais qu'une affirmation semblable prête toujours à sourire, parce qu'elle prouve généralement un manque de clairvoyance ou un manque de franchise. Mais je ne crois pas me tromper, et je suis sûr de ne pas mentir. J'en suis sûr, Monique. J'étais vers la seizième année ce que vous désirez sans doute que Daniel soit à cet âge, et laissez-moi vous dire que vous avez tort de désirer pareille chose. Je suis persuadé qu'il est mauvais de s'exposer si jeune à devoir reléguer toute la perfection dont on fût capable parmi les souvenirs de son plus ancien passé. L'enfant que j'étais, l'enfant de Woroino n'est plus, et toute notre existence a pour condition l'infidélité à nous mêmes. Il est dangereux que les premiers de nos fantômes soient justement les meilleurs, les plus chers, les plus regrettés. Mon enfance est aussi loin de moi que l'attente anxieuse de veilles de fête ou que la torpeur des après-midi trop longues, pendant lesquelles on reste sans rien faire en souhaitant que quelque chose arrive. Comment puis-je espérer retrouver cette paix, qu'alors je ne savais pas même nommer? Je l'ai

séparée de moi, en me rendant compte qu'elle n'était pas tout moi-même. Il faut l'avouer tout de suite, je suis à peine sûr de regretter toujours cette ignorance, que nous appelons la paix.